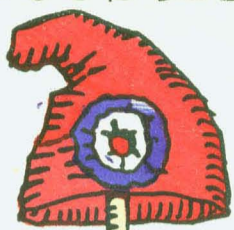


PAUL-LOUIS DE GIAFFERRI

L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS
LES MODES SOUS LA RÉVOLUTION

1792



1799



LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ

Au Jardin d'Idalie sous le Directoire en 1795.

A. GERBEL

721 LEXINGTON AVENUE

NEW YORK

f
GT 850
Gr 5
Closed Shelves



Néo-grécisme sous la Révolution

71. - Robes

*Vous voulez qu'un panier de gothique structure,
En dépit du bon sens, au goût de la nature
Flotte autour de sa taille et, fatiguant son corps,
En tourmente la forme, en gêne le ressort.*
(1790).

CORPORATIONS. — Durant les dernières années du règne de Louis XVI, le commerce de luxe, la finance, tout était dans un marasme précurseur du grand orage qui, grondant sourdement, devait balayer les mauvaises institutions en emportant également les bonnes.

Un des grands crimes commis par la Révolution fut d'abolir les *corporations* et leurs privilèges. Ce fut une faute impardonnable dont nous souffrons encore de nos jours. C'est seulement maintenant qu'il est question de réorganiser les *chambres de métiers*, afin de former de véritables apprentis d'abord, des artisans ensuite, de grands spécialistes après.

Chaque ouvrage artistique de ces artisans d'autrefois atteignait une perfection telle qu'on le qualifiait de *chef-d'œuvre*.

ASSAGIES. — La fin des excentricités se fait déjà sentir de 1782 à 1787; elle est marquée dans la couture par une quasi-liquidation judiciaire de Rose Bertin. Puis les affaires s'en vont déclinant jusqu'en 1792 où elles tombent tout à fait dans le marasme.

Les femmes, au milieu de ce bouleversement général, perdent la tête; elles oublient la décence la plus élémentaire; leurs *caracos* sans manches sont très décolletés, leurs robes sont transparentes, à longue traîne; au Palais-Royal certaines femmes paraissent même avec les seins découverts; le jupon est très fin et très court, les bas couleur chair terminent cette toilette dénudée.

NUDITÉ. — Sous le Directoire, la nudité fait une première et timide apparition; la nature est dépassée, les robes sont d'une simplicité tellement outrancière qu'elles s'accordent fort peu avec la pudeur, la morale et la bienséance.

Les robes ne sont qu'en toile, *toile peinte* ou autres cotonnades, mais elles sont si minces, si transparentes, que toutes les formes et les mouvements du corps se révèlent à l'œil.

De plus en plus c'est le costume grec, romain, qui domine, les toilettes ressemblent plutôt à des "deshabillés". Ces robes prennent des noms de statues et en gardent toutes les apparences: robe à la *Flore*, à la *Diane*, tunique à la *Cérès*, à la *Minerve*, à la *Vestale*.

Les grandes élégantes d'alors, cependant des femmes comme il faut, telles que *Ibérès Cabarrus* (*Mme Tallien*), *Théroigne de Méricourt*, *Mme Récamier*, arborent toutes des toilettes fort indécentes; mais personne ne leur dit rien, pas même les citoyennes ou citoyennes, car elles ont eu l'adresse d'ajouter à leur mise évaporée des rubans et des cocardes tricolores qui ornent leurs chapeaux ou leurs corsages et font oublier l'insuffisance de leurs vêtements.

SAUVAGE. — La plupart des robes légères sont composées de gaze, la jambe gauche est entièrement nue, les seins et les bras sont nus et cette tenue s'appelle à la *sauvagesse*. On avait mieux: les *Nymphes* et les *Merveilleuses* supprimèrent la chemise. Il y a mieux encore: vers 1796 elles supprimèrent ce qui remplaçait la chemise, un léger maillot, parce qu'elles le trouvent, disent-elles, *hypocrite*.

Un soir, *Mme Hamelin* paraît à l'Opéra en tenue d'amazone, un sein découvert jusqu'à la hanche. A quelques jours de là

Mmes Tallien et Récamier se promenaient aux Tuileries sous un costume grec d'une transparence excessive, les deux seins presque à nu, cette fois; elles ne voulaient pas être en reste!

ANGLOMANIE. — Les modes anglaises ont fait déjà du progrès, les *Merveilleuses* sont de ferventes adeptes de ces modes; elles ne jurent plus que par Londres, et il n'est de bon ton que ce qui en vient; la guerre de l'Indépendance américaine influe aussi sur leurs modes.

Bien pire: certaines couturières françaises vont sur place à Londres étudier le nouvel art. C'est alors qu'elles nous reviennent avec des *jaquettes*, des *redingotes* (*riding-coat*), des *douillettes* bordées de velours, des *spencers* bordés de poil ou de fourrure légère, des *dolmans*, des robes fourrées, etc., autant de pièces de toilette qui existaient déjà en France sous le moyen âge et la Renaissance, que les Normands avaient apportées en Angleterre et que les Anglais nous retournaient revues et corrigées!

TENDANCES. — Les femmes *parvenues*, au lieu de se contenter des toilettes de la populace, tournent leurs yeux vers celles de l'ancien régime; la mode renoue connaissance, dans un certain monde, avec les plumes, les belles soieries, les coûteux bijoux.

Mme Tallien, la première, se montre avec des *diamants*.

A partir de l'an III (1794) les femmes se laissent aller à toutes des extravagances de toilette; c'est alors que naissent deux courants qui dirigent le goût: l'engouement des modes anglaises et américaines (l'anglomanie) et l'engouement pour l'antique. Ces deux courants devaient se *crystalliser* et nous donner, durant tout le XIX^e siècle, d'abord le goût dominant de l'antique sous l'Empire, ensuite le goût de l'anglomanie dominant sous la Restauration, pour venir enfin se fondre à nouveau en un gros courant, *mélange* des deux tendances, lequel s'écoule jusqu'à nos jours et qui, grossi des styles monarchiques, formera la plus belle macédoine de styles qui soit, sous la troisième République!

Les couleurs de la Nation, bleu, blanc, rouge, forment le fond des robes; c'est la note patriotique. Le bonnet phrygien de gaze est flanqué de cocardes nationales; au côté, derrière la tête et au front, nœud de ruban aux trois couleurs.

Le corsage est rayé et tranche sur le décolleté de couleur chair.

Les robes dites à la *circassienne* sont rayées aux trois couleurs.

Sur ce monde vêtu de mythologie, deux paires de ciseaux règnent.

La couturière Nancy seule sait échancre une robe à la *grecque*; sa concurrente, *Mme Rambaud*, règne sans partage sur la robe à la *romaine*. Heureux âge où les couturières avaient des spécialités bien définies!

NU. — A cette restauration de l'Olympe les "impossibles" se mettent à porter le *nu*. La robe se retire peu à peu de la gorge, les bras habillés sont suspectés d'être de *vilains bras*. Accusées de s'envelopper d'une robe à l'*hypocrite*, les femmes se dénudent jusqu'à l'épaule; cette mode est reprise en 1920. Les maladies emportent les faibles et les délicates; les survivantes résistent. Les *Terpsichores* des jardins d'été, serrées dans une *culotte* de soie rose d'une applique rigoureuse, sous une chemise de linon clair, donnent en spectacle leurs jambes et leurs cuisses embrassées par des cercles diamantés.

Rose Bertin ne domine plus. La reine n'est plus à ses côtés pour donner le ton, et cependant l'extravagance est la même. On peut dire que ce fut une chance, qu'à cette époque l'engouement se soit porté d'une façon excessive sur l'antiquité, car nous aurions



eu, comme en France en 1920, une ruée vers l'hétéroclite, le slavisme, l'orientalisme dont nous sortirons difficilement.

COBLENTZ. — Dès le début de la Révolution, Rose Bertin s'était enfuie en Allemagne avec les émigrés. A Coblenz les fêtes de la Réunion se succédaient comme aux beaux jours du Trianon, au point, lit-on dans les mémoires de la marquise de Laage, que Mme Bertin, modiste de la reine, a suivi ses clients et exerce ses talents dans la nouvelle cour.

Les peintres et les artistes viennent au secours des nouveaux créateurs du luxe, audacieux, pleins de bonne volonté, mais manquant d'idées directrices.

Louis David est adroit, il fait alors risette à Louis XVI, flirte avec les révolutionnaires et entre dans les bonnes grâces de Bonaparte.

Le fameux *Martinet* commence déjà l'édition de ces charmants petits volumes qui devaient se poursuivre pendant plus de vingt ans et, réunis, forment actuellement la plus belle collection du costume de ces époques dans le format d'un livre ordinaire. Les originaux que nous reproduisons en majeure partie dans nos planches valent plusieurs centaines de mille francs.

DESSINATEURS. — Les disciples de David, les dessinateurs La Mésangère et Garnerey, ensuite Devéria, qui devaient faire tant parler d'eux sous le premier Empire, forment déjà cette cohorte d'artistes qui n'a de pendant de nos jours que les collaborateurs de la *Gazette du Bon Ton* (1913).

Il y eut alors des robes à l'athénienne, à la romaine. Les femmes allèrent nues en toutes saisons. Elles se chaussèrent de souliers-sandales qui n'étaient autres que des semelles assujetties aux pieds par des rubans croisés et recroisés montant jusqu'à mi-jambe; plus de jupon, plus de corset, bientôt plus de chemise.

En l'an IV (1795) ces modes furent composées et adoptées pour les bals sous le nom de costume à la sauvage, consistant en un maillot de couleur chair recouvert d'une simple tunique de linon.

Dans les lieux où l'on s'amuse : Frascati, Vaux-hall, Tivoli, etc., Mme Tallien y paraît avec des anneaux d'or au-dessus et au-dessous des genoux et que l'on aperçoit par des fentes pratiquées aux deux côtés de sa robe. Ses pieds sont chaussés de légères sandales et des bagues serties de diamants se voient à chaque doigt de pied.

TISSUS. — Les modifications réelles n'existent que dans l'emploi des étoffes, des cotonnades, des toiles imprimées, souvent rayées, très légères, et qui deviennent, ainsi que le linon et la mousseline, de la plus grande simplicité.

Les femmes évitent ainsi l'emploi de la soie, très coûteuse, et qui faisait un peu trop remarquer. Elles recourent aux fameuses toiles de Jouy dont le teinturier Oberkampf avait installé une manufacture dès 1750.

RÉAPPARITION. — Nous avons vu sous la Révolution la disparition du luxe et nous assistons à sa timide réapparition : les plumes d'abord, suivies des soieries et des bijoux ; voici maintenant les broderies ; mais pas encore de dentelles. Aucune ouvrière n'a osé y travailler depuis le jour où ses compagnes furent emprisonnées au Temple parce qu'elles contribuaient au luxe "odieux" de l'ancien régime.

72. - Manteaux

*La cour sans étiquette
N'a plus de dignité,
Il faut un grand babit
Et non pas un lévite...*

SHAWL. — La mode subite des robes dénudées semble avoir écarté les manteaux enveloppants tels qu'on les concevait autrefois.

Les femmes portent d'immenses écharpes, puis des châles de cachemire des Indes, de lainage, de soierie, des châles d'Espagne, etc.

REDINGOTES. — Le satin, le taffetas, le velours ne se rencontrent guère dans l'habillement de dessus des femmes. C'est à peine si une Merveilleuse, au cœur de l'hiver, se décide à endosser une redingote de satin, sans manches, et si, dans les chaleurs de l'été, elle consent à mettre son teint à l'abri sous un chapeau de paille.

Le négligé à la patriote, écrivent les de Goncourt, comprend : la

redingote nationale de drap fin bleu de roi, collet montant écarlate avec *liséré* blanc, *liséré* rouge autour de la redingote en forme de *passespoil*. La jupe est blanche.

MARTRE. — A peine les avertissements de l'hiver font-ils mettre sur les épaules découvertes des femmes la bordure de martre d'une redingote de satin sans manche. C'est là une étrange et gracieuse toilette de Lodoïska grécisée, que couronne si bien le bonnet à la *jockey*, en velours puce

Malheureusement, les femmes, ainsi fort peu vêtues, prennent souvent froid et meurent très jeunes de la poitrine.

Les deux grandes élégantes, Mme Tallien et Mme Récamier, ont toutes les audaces et lancent ces modes. Les peintres en vogue se les disputent et elles s'en vont chez eux, poser, telles des oracles de la mode, en ces costumes gréco-romains qui devaient passer à la postérité.

COMITÉ. — Comme il manquait le pivot ou le point d'appui sans lequel le levier d'Archimède ne serait rien, on le remplace par un *jury du goût* qu'il serait souhaitable de voir se reconstituer de nos jours.

C'est alors que se tient à Longchamp une réunion de mondaines appelé le *Comité* qui, durant les trois jours de grandes courses, y tenaient leurs assises et décrétaient la mode.

Sous le Directoire, d'octobre 1795 à novembre 1799, les manteaux n'ont pas encore fait leur réapparition ; cependant quelques femmes portent des *houppelandes* à l'anglaise avec plusieurs collets, à l'instar des hommes.

Nous verrons sous le Consulat, de 1799 à 1804, quelle fut la nouvelle tendance du manteau.

Au début de la Révolution les femmes avaient porté un genre de manteau appelé la *carmagnole*.

3 COLLETS. — Les redingotes à trois collets font fureur vers 1790 ; elles sont en *florence* d'un ton bleu ardoise foncé. Les trois grands collets retombent sur les épaules, le buste est séparé du reste du corps par deux larges boutons de nacre ou de perles appliqués de chaque côté des hanches.

Trois boutons pareils se placent au bout de chaque manche de redingote dont le col est à la *marinière*, c'est-à-dire rabattu comme un col marin ou Louis XIII, tandis que les redingotes du Consulat auront le col droit échancré devant et rabattu.

La redingote est doublée en taffetas de même couleur. Certaines femmes la portaient même sans doublure, ou elles en mettaient de légères en taffetas blanc.

ELOFFE. — Ces détails proviennent de la comptabilité de Mme *Eloffé*, couturière célèbre de 1790 à 1793 et qui s'était fait une spécialité, à côté de Rose Bertin, d'habiller l'aristocratie, les émigrés, voire même plus tard les femmes des conventionnels et les nouvelles riches d'alors.

4 COLLETS. — La mode des redingotes d'une teinte "suie des cheminées de Londres" avait commencé par un collet, puis deux, puis trois. L'imagination ne tarissait pas de concevoir des formes nouvelles ; aussi fit-on bientôt des redingotes à 4 collets en drap de Silésie et se boutonnant jusqu'à la taille.

LÉVITE. — Ce genre de manteaux se faisait alors en taffetas blanc, ouaté, entièrement bordés d'un ruban comète de couleur et garnis de gaze de tulle. Pour le soir : des pelisses, des manteaux ou mantelets, en étoffe de soie ou de lamé, doublés ou garnis de fourrures, se faisaient beaucoup chez Mme Eloffé.

"Pour Mlle Angélique (trouve-t-on comme facture), pelisse ouatée et doublée en fourrure blanche fournie..."

73. - Chapeaux

*O vous du Sébétus, naïades vagabondes,
Coupez sur mon tombeau vos chevelures blondes.*

J.-M. CHÉNIER (1790).

JOCKEY. — Le type de la coiffure des Merveilleuses de 1795 qui synthétise le chapeau sous la Révolution, c'est d'abord le chapeau exagéré ressemblant à une casquette de *jockey*, c'est ensuite le grand chapeau de feutre à haute calotte et larges bords.

Le néo-grécisme n'a eu pour ainsi dire aucune influence sur le chapeau d'alors. Cette science austère des archéologues qui devait révolutionner le monde n'avait pu montrer aux dessinateurs que



des statues grecques, nu-tête ; c'est pourquoi les dessinateurs Garnerey, David, La Mésangère eurent toutes les peines du monde à créer des chapeaux s'adaptant à peu près avec des toilettes grecques des statues ! Les colonnes les inspirant, le chapeau haut de forme naquit.

POMPÉI. — Ce mouvement venait de loin insensiblement et avant la fin du règne de Louis XV. Pompéi sort de ses cendres et sur les fresques encore fraîches on goûte la grâce de femmes habillées de tissus légers et transparents, de vêtements souples et tombants.

ANTILLES. — Vers la même époque, arrivent des Antilles et autres îles lointaines les créoles à grande fortune, femmes ou filles de hauts fonctionnaires coloniaux français. Elles conquièrent Paris par leur grâce nonchalante, leur tenue un peu débraillée de femmes des pays tropicaux ; c'est peut-être elles qui sont la cause de ces modes dénudées de la Révolution.

Du même coup la coiffure haute et le grand habit à paniers disparaissent, emportés non pas tant par la Révolution politique que par la révolution futile d'une mode.

COIFFURE. — La tête des femmes est accommodée à l'espoir, à la Nation.

Certaines Merveilleuses adoptent la coiffure grecque avec les torsades de cheveux enroulés de rubans ; c'est la mort du chapeau.

La poudre disparaît tout à fait en 1793. Les cheveux s'abaissent sur le front, les boucles sont rejetées en arrière. Le Directoire ramène les *perruques blondes* et aussi de nuances excessivement variées.

C'est de cette époque surtout que datent les hautes coiffures drapées, puis apparaissent les turbans plissés à l'antique. Partout on voit des bonnets à la justice, à la patriote, à la citoyenne, à la folie, des casques à la Minerve. Le tout est fait en velours, en soie, en feutre, souvent ornés d'une plume partant de la nuque pour revenir en cimier devant.

Après le 9 Thermidor, toutes les femmes eurent des perruques, jusqu'à la moindre soubrette. Ces *perruques* étant blondes, on nota comme un événement que Mme Tallien en eut une fois de la couleur de ses cheveux qui étaient noirs !

En 1794, Racinet écrit que, chevelures abaissées, le bonnet se ressentait encore de l'ampleur exagérée qui avait été donnée aux coiffures peu d'années auparavant.

On ne portait déjà plus les chapeaux droits, élevés, très masculins introduits en France par les modes anglaises de 1786.

Peu à peu les femmes portent moins de perruques, elles se teignent les cheveux. Les coiffures se complètent de chapeaux de paille que l'on noue sous le menton par des brides telles que les chapeaux à *lucarne* ; la jugulaire est de rigueur.

Les femmes portent aussi une *capote* nouée sur le haut de la tête. Presque toutes les coiffures portent des cocardes de ruban aux trois couleurs de la nation.

Le bonnet à la citoyenne est fait de gaze blanche dont les rosettes, barbes, papillons, sont bordés de violet.

Parfois ce sont des chapeaux à la *Primerose*, liés d'une *fanchon* négligente, puis les chapeaux *turban*, un chapeau *ronde* à l'anglaise, un chapeau *spencer*, chapeaux en *castor*, avec ou sans garnitures et panachés de plumes.

La règle est de saluer "à la victime" avec un oscillement de tête qui imite celui du condamné devant la lunette de la guillotine.

CHIGNON. — Il est à remarquer cependant que cet engouement de mauvais aloi nous a cependant donné la mode qui a dominé tout le XIX^e siècle et subsiste de nos jours, à savoir celle des cheveux relevés derrière et dégageant bien le cou ; bref l'apparition du *chignon*.

CHAPEAU DE FEUTRE. — Dès 1789, les femmes portent des chapeaux de feutre, couleur citron, à forme de calotte très profonde, entourée d'un large ruban vert lié en nœud par devant ; d'autres sont garnis avec une large boucle d'acier travaillé à pointes.

Comme garniture sur le devant des chapeaux, on posait souvent des échelles de rubans roses.

En 1799, les chapeaux sont en forme dite *d'obi*. Les femmes portent également le chapeau *rustique*. Le chapeau *obi* ressemble au chapeau des postillons du Directoire ou à celui de Uncle Tom Cabin dans *Paul et Virginie*. Il est en paille relevée devant ; on porte aussi le bonnet *crocodile*.

COIFFURES. — Les élégants s'appellent *muçadins*, puis avec le retour du luxe, viennent les fameux *Incrovables* et aussi les *collets noirs*.

Un grand changement s'opère dans la physionomie des hommes : ils ne portent plus perruque et ils se font couper les cheveux.

Certaines femmes en font autant et, en tout cas, toutes abandonnent la perruque.

A cette époque c'est Carle Vernet qui nous retrace magistralement les physionomies de ces femmes si luxueusement parées qu'on les appelait des *Merveilleuses*.

COURSES. — De mai 1793 à juin 1794, avec la monarchie agonisante, l'exécution de Louis XVI et de Marie-Antoinette, Paris a un sursaut de dégoût ; c'est la Terreur. Frivolités, luxe, honnêtes gens, tout s'enfuit, mais dès 1796, un nouveau rayon de soleil éclaire le firmament parisien. Avec la reprise des courses de *Lonchamp* les plus effarouchées reviennent. Rose Bertin, dont la banqueroute est un peu oubliée, se réinstalle, rouvre ses ateliers et peu à peu reprend sa prépondérance.

Les dames de l'ancienne cour ne l'avaient du reste pas abandonnée, Rose les ayant suivies à Londres.

Il semble que chacun : peintres, artistes, littérateurs, contribue à lancer ce nouveau mouvement de la mode.

74. - Corsage

*Que dans vos vêtements le goût seul consulté,
N'étale qu'élegance et que simplicité,
L'or ni les diamants n'embellissent les belles,
Le goût est leur richesse et tout-puissant comme elles.*

A. CHÉNIER. L'Art d'aimer (1790).

SPENCERS. — Le corsage des femmes sous la Révolution est extrêmement décolleté ; il était minuscule, puisque la taille était au dessous des bras et que les bras eux-mêmes étaient presque toujours nus.

Par-dessus ce corsage de robe on mettait un autre petit corsage séparé, appelé *spencer* ; ce n'était autre qu'une veste dégagée ne descendant pas au-dessous de la taille, très exigüe et généralement frangée de fourrures.

CARACO. — Les basques du *caraco* furent réduites à un embryon tel, qu'elles étaient parfois de la grandeur de la main. Les jupes très hautes tombèrent tout droit, donnant une jolie silhouette à la femme ; le *caraco* était en toile de Jouy.

GILET-CORSAGE. — Une innovation qui se perpétue jusqu'à nos jours c'est le *gilet*, coupé comme celui des hommes, que les femmes portent sous la redingote.

Parfois elles remplacent le *gilet* par un *corset* de couleur rose, violette ou cramoisie.

Le tissu et le ton le plus à la mode pour la redingote à trois collets étaient le drap couleur *suie des cheminées de Londres* ; en dessous, complétant le corsage, le grand chic était de porter des collets de velours écarlate et des manches à la marinière.

CORSAGE. — Vers 1796, on ne retrouve plus ni les corps baleinés, ni le buste allongé, ni la robe juste ; les boucles sont en cuivre ou acier.

Toutefois les postiches et les *fichus menteurs* se portent ensemble. Les couleurs pastel tendre, le blanc surtout dominant.

Combien d'épidémies, de maladies de poitrine emportèrent ces jeunes femmes trop dénudées ! Mais la raison et la mode ne s'accordent pas toujours. A ce costume succède bientôt un autre costume grec : une robe collante, dont la ceinture fut remontée subitement sous les seins, supprimait tout corsage et seyait à ravir aux femmes fluettes ; on ne peut en dire autant des autres !

C'est alors que peu à peu la Révolution nous conduit à la Convention (1793), où toutes les modes sont à la *Convention*.

Les corsages forment des basques, sont garnis de fichus et moulés sur le corset ; ils sont en général faits de taffetas à rayures.

CORSETS. — Le costume des femmes de 1794 reste dans son ensemble ce qu'il était devenu subitement depuis 1790. Le buste contenu, très allongé comme sous la compression d'un *corps baleiné*, les manches étroites de la robe descendent jusqu'au poignet. Les *postiches* rejettent encore en arrière le développement



de la jupe, tandis que le vaste fichu de linon, dit *fichu menteur*, engonçait le cou, amplifiait la poitrine, se projetait de plus en plus en avant, écrit Racinet.

RUBAN. — Saint-Chamond ne produisait pas uniquement du ruban riche; on fabriquait aussi, un siècle avant, des galons pour border les souliers, les rideaux de lit, les baldaquins.

On fabriquait également des *padoux* qui étaient des rubans de bourre de soie, très en vogue à la fin du siècle; les hommes en attachaient la touffe de cheveux de derrière appelée queue.

Ils en portaient aussi des *flocons* à leur culotte, les femmes en agrémentaient leurs robes.

Déjà en 1789, l'influence des Etats généraux avait amené la disparition des grandes robes, et l'on peut dire que la dernière monta sur l'échafaud enveloppant la délicate personne de la princesse de Lamballe.

CORDAY. — Le costume de cette époque est personnifié à quelque temps de là par *Charlotte Corday*, et même de nos jours c'est presque le même costume que l'on retrouve chez les gens du peuple.

Puis nous arrivons au Directoire (1795), qui marque une époque plus stable et transitoire. C'est alors que l'on admire les véritables élégantes.

Elle portent la *tunique* antique aux bords garnis de broderies de soie de couleur avec des glands aux coins. Deux camées ou agrafes relient sur les épaules les deux parties du vêtement, les seins reposent sur une large ceinture, le *zona*, dont les bords supérieurs épousent par devant les formes qu'elles ont l'agréable devoir de soutenir.

Le *lé* du devant de la jupe est retroussé et fixé par une broche sur la jambe couverte d'un maillot couleur chair; aux pieds, des *colburnes*. Les doigts des pieds sont cerclés de *carlin* d'or, et aux orteils de larges anneaux. Ceux de la main, tout ornés de bagues. Le bras gauche seul a des bracelets. Ils sont garnis de lames élastiques recouvertes de perles, suivant une mode ancienne. Une résille de soie enveloppe les cheveux arrangés en "frison d'ébène". Le corsage n'est plus qu'un bandeau, d'où le nom de *zona* (du grec *zone*, ceinture).

75. - Jupes

*La taille est leste et son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine
VOLTAIRE (1778).*

La jupe séparée n'existe pas; elle fait corps avec la robe et part immédiatement sous les aisselles.

Généralement elle est frangée dans le bas et quelquefois devant lorsqu'elle est fendue. Les dessins qui frangent la jupe sont presque tous empruntés aux frises grecques.

Les paniers ont disparu; plus de postiches, ni de coussins. Aux hanches, les basques de caracos sont réduites à la largeur de la main.

La jupe tombe tout droit et dans les robes taillées par les couturières il y a peu de satin et de taffetas employé mais plutôt des toiles de Jouy.

COCARDES. — Les robes et les jupes tricolores sont à la mode en 1790, mais presque jamais les dames de la cour ne mettent à leur bonnet la cocarde aux trois couleurs; elles n'en portent souvent que deux, bleu et rouge, ou rose et bleu, ou blanc et bleu, évitant la couleur des *révoltés*.

TAFFETAS. — Avant les redingotes de la couturière Mme Eloffe, les femmes portaient le jupon de taffetas rose glacé ou bien un de taffetas blanc, garni de mousseline blanche, doublé d'un autre petit jupon de taffetas rose. Parfois les rayures s'imposaient avec ces redingotes à trois collets.

Le prix de façon pour un jupon de taffetas florence blanc garni à tête rabattue était de 3 francs. Il existait alors des jupons de taffetas, de toile, de satin, de basin, etc. Avec les redingotes et un peu partout les femmes placent des boutons.

Le *croissant*, comme motif de broderie, venait de l'engouement des femmes pour les modes turques. C'est ainsi qu'elles portaient des jupes à la *turque* en satin à raies violettes et vertes; les manches et le corset sous la robe étaient de couleur *queue de serin*, le jupon était en satin blanc uni, dentellé par le bas.

Les femmes portent, à côté des jupons de *florence*, le jupon de *basin*, de *fleuret*, le *juste à jupon* de taffetas gris, enfin le fameux jupon transparent laissant entrevoir les jambes et que l'on appelait le jupon à la *vestale*.

La taille était agrémentée d'une ceinture de coquelicots.

Citons pour mémoire le *pantalon à rayures* des femmes "sans culottes" de 1789; ce fut peut-être, avec l'habit de chasse des XVII^e et XVIII^e siècles, l'origine de la jupe-culotte, qui fit en France de rares mais bruyantes apparitions.

PANIER. — Devant que la Révolution n'ait pris une telle extension, les paniers se portaient encore. Mlle Motte, fabricante à la cour, nous a laissé quelques notes dont nous extrayons ces lignes: "On remarque dans les mémoires de Mlle de Sortanges que le panier de sa présentation coûtait 102 livres, ce qui était bien cher pour une simple carcasse de robe".

Dès 1789 parut une autre forme de panier qui était un jupon garni de *verges* de baleines soutenant et tendant la jupe des femmes à droite et à gauche. Seules quelques femmes de condition ou des femmes riches faisaient usage de ces paniers.

EN FORME. — Les jupes à cette époque sont rondes, amples et en forme. Le blanc, le lilas ou le vert dominant.

Le bas de la jupe était rarement uni; on le brodait ou on l'ornait de dents de soie, de frises, ou on le découpait.

Ce fut d'abord le *spencer* qui, s'arrêtant à la taille, avait fait découvrir la beauté de la jupe.

La redingote, tout en masquant davantage la jupe, lui donne un certain relief. Le mot robe serait presque inutile à cette époque; la jupe s'arrête en réalité sous la gorge et les aisselles, et le haut de la robe de la largeur d'une palme ne peut vraiment pas s'appeler corsage.

A Londres la jupe de promenade se fait en mousseline "cambric".

En bas, un étroit ruché; devant, des échelles de rubans, des garnitures de fleurs, guirlandes de myrtes, bouquets de violettes, etc.

On garnissait le bas des robes de franges de soie tressée et noire, de rubans comète, de satin rose et de ruban de satin blanc.

DOLMANS. — Lorsque la robe à la *sauvage* fait son apparition, la jupe prend une importance plus grande car elle remonte jusqu'aux épaules sur un côté, comme un *pagne*, et laisse une partie de la jambe jusqu'à mi-cuisse à découvert; c'est la jupe dite *dolman à la sauvage*.

76. - Manches

*La légèreté, la souplesse,
Et dans les bras cette mollesse,
Le geste fait pour la tendresse
Qui semble appeler le désir.*

MARINIÈRE. — Les manches affectent plusieurs formes: elles sont à la marinière, en *sabot* ou en *amadis*. Lorsqu'elles sont plus longues, elles sont retenues par une petite chaînette d'or ou d'orfèvrerie que l'on appelle la *poignée*.

Dans les manches dites *sabot*, la garniture est faite de *rubans* à la Jeannette. Dans la manche fendue dite à la marinière celles-ci sont garnies de *boutons* émaillés aux couleurs semblables à celles de la redingote.

Dans la robe à la *turque* les manches de la robe sont garnies de manchettes à deux rangs de gaze garnies d'une blonde de dentelle.

MALINES. — Au début de la Révolution on se servait beaucoup de mousseline et de linon pour garnir les manches; on les agrémentait de belle dentelle.

C'était principalement la *Malines*; et il en est question presque à chaque facture de la reine, dans le journal de Mme Eloffe.

Marie-Antoinette possédait une collection splendide de dentelles point d'Angleterre, Malines, Alençon, qui fut achetée plus tard pour leurs vêtements sacerdotaux: aubes, surplis, rochets, etc., par les cardinaux de la Tour d'Auvergne et de Bonald.

FOURREAU. — Pour la redingote à un seul collet découpé, c'est la manche de *fourreau* qui se porte (courte ou longue, et en forme



de tuyau) au bout de laquelle, au coude, sont attachées des manchettes garnies avec un volant, formant sabot de dentelle.

Un genre de manche très réputé, disparu en 1793, c'était la *manchette de cour*. Elle était faite avec ce qu'il y a de plus beau comme dentelle : Alençon, Angleterre, Malines. Elle était souvent attachée par un ruban qui rappelait la couleur d'un des ornements de la coiffure. Pendant le *deuil* les manchettes de cour étaient de crêpe noir.

ESPAGNOLE. — La manche à l'espagnole se portait avec un mouchoir rose et noir croisé devant la poitrine et laissant les avant-bras nus.

Vers 1799, les manches deviennent longues, serrées pour la redingote des dames, courtes pour les autres vêtements.

On les garnit beaucoup de dentelle noire plissée ou non, de chantilly, etc.

Avec la pelisse en forme de jaquette d'homme, les femmes portent des manches longues et étroites, ainsi du reste qu'avec le *spencer*. Certaines manches en mousseline de soie blanche et en dentelle retombent trois fois sur elles-mêmes et sont appliquées contre le bras par un petit bracelet de ruban. Une autre innovation vers 1799, c'est la manche longue mais découverte à l'épaule. Elle est serrée à l'avant-bras par un *ruban* fait d'entre-deux d'argent.

Vers 1799, la mode des gants de peau reprend. Les femmes aiment à se ganter très large pour être mieux à leur aise, et elles laissent un petit vide au bout de chaque doigt.

GANTS. — En novembre 1787, avec les chemises à la vestale, les femmes ont les mains couvertes de gants de peau de couleur café au lait ou vert pomme ; elles les portent parfois avec le chapeau d'homme à bords de taffetas jaune serin, garni d'un ruban vert pomme.

Avec la redingote à manches courtes, les femmes portent des gants de peau *rose*.

Les gants se mettent jusqu'au coude ; certaines excentriques ne craignent pas de les porter de teinte violente, vert pomme ou autre ; mais les gants disparaissent, soit parce qu'ils brisent la ligne dénudée du bras, soit parce qu'ils sont très coûteux et que les ouvriers spécialistes, comme tous les artisans de luxe, ont été chassés, soit parce que les peaux sont d'un prix trop élevé, soit parce qu'ils déteignaient, peut-être pour toutes ces raisons réunies ; tout cela fait que les gants ont peu de chance de vie.

SABOT. — Vers la seconde moitié du XVIII^e siècle, les manches s'arrêtent presque toutes à l'avant-bras, mais gardent une certaine ampleur ; elles sont en *sabot*, en *amadis*.

Sous la Convention, la nudité aidant, les manches deviennent très serrées du coude à l'épaule, n'existent que rarement jusqu'à l'avant-bras, et peu à peu la manche disparaît même tout à fait comme en 1922.

On garnit beaucoup les manches de *rubans* ; souvent elles sont fendues et rattrapées par un *croisillon* de ruban ; il est très rare de voir des *bouillonnés* aux manches.

Sous le Directoire les manches se rallongent, s'arrêtent aux poignets et sont très serrées à l'avant-bras.

C'est surtout l'anglomanie et l'engouement pour la redingote qui nous valent ce changement.

AMADIS. — La manche en amadis était en tout point semblable à celle portée durant les règnes précédents.

77. - Broderies

*Près de nos femmes à la mode,
Pauvres filous que je vous plains !
Plus de poches... c'est incommode
Pour l'exercice de vos mains.*

*Un sac donne l'air moins canaille
Que les poches du temps jadis,
Et puis pour se grossir la taille,
A quoi bon garder ses habits !*

GAUFRAGE. — Les principales garnitures vers 1790 sont les fraises de gaze, les franges de soie, la grenade, la gaze d'Italie, fabriquées à Turin ou à Chambéry. On emploie beaucoup les *ruches* et on utilise le *gaufrage*.

Les femmes portent aussi des *frivolités* qui sont de petites dentelles de coton à bon marché, aussi des *effilés* formés d'une frange de fils dont on borde la jupe et que l'on portait surtout dans le *deuil*.

LINOMPLE. — Le linon et la batiste trouvent à cette époque un usage courant ; ils sont faits de toile de lin très claire et très déliée qui s'appelaient autrefois *linomple*.

Parmi les garnitures les plus typiques de l'époque, nous devons citer le turban coiffure de tête, mot venu de l'arabe et du persan, signifiant *bande*.

On utilisait vers 1791 ce mot pour désigner une *garniture* bouffante autour du corsage et dans le haut, partant souvent de l'épaule à la taille ; cette bande, sur un grand nombre de corsages, se portait en biais, comme en sautoir.

Parmi les dentelles les plus employées, les femmes se servaient de *baigneuses de blonde*, de gaze, de chantilly, de point de Paris, de valenciennes, malines, de rubans, de cocardes et d'un tissu appelé *tarlatane*, mousseline claire dont les fils étaient gros.

RUBANS. — Les rubans d'alors étaient surtout étroits, d'un genre dit comète, mot qui nous est resté de nos jours. Un des rubans dont la femme se parait le plus était appelé *ruban d'amour* ; elle le portait au milieu du corsage, bien en évidence. Ces rubans avaient de larges raies sur lesquelles étaient inscrits en blanc des caractères, des devises, des hiéroglyphes, des insignes, des charades ; on retrouvait des caractères semblables sur les bagues, les boutons, les sacs.

FAVEUR. — La *faveur* est un ruban très étroit dans le genre de la *comète* dont les lingères d'alors se servaient pour confectionner des tours de gorge. De même le *ruché*, autre élément de garniture, était une bande d'étoffe plissée par le milieu qui servait à divers ajustements.

La broderie d'or prévalait sous le Directoire.

Dans les chapeaux c'étaient surtout les garnitures *rustiques* : bord de paille, garniture d'épis, de coquelicots, etc., que les femmes portaient.

A l'instar des costumes du Directoire dont nous retrouvons le type dans les costumes consulaires et d'académiciens, la redingote est parfois garnie tout autour d'une large broderie d'or aux poignets, aux poches et au col qui se détache sur un beau drap vert ou de toute autre couleur. Un peu partout les femmes portent des ornements de rubans, cocardes ou choux de rubans. Au chapeau, elles portent des jugulaires ou des brides de rubans ; ils semblent ficelés sur la tête comme un élégant paquet de confiseur.

TRICOLORE. — Dès la Convention (1792), les *trois* couleurs apparaissent subitement dans le costume féminin. D'abord sous forme de trois tissus à teintes plates bleu, blanc, rouge, ensuite sous forme de semis brodés dans le tissu, fleurettes, pois, etc., enfin sous forme de galons, comètes, rubans, etc., que l'on mélange avec plus ou moins d'habileté.

Les broderies se révèlent avec plus d'intensité et avec une discrétion tout à l'honneur des artisans d'alors.

SACS — Son premier emploi est dans le bas des robes, en bordure des jupes ou robes fendues. C'est surtout dans l'agrément des *sacs* de cette époque, comme dans les *cousins* qui n'ont jamais été aussi délicieux que sous la Révolution, que fleurit la broderie. Les dessins préférés sont les palmes, les lauriers disposés en couronne, ensuite les faisceaux de licteurs, et, par-dessus tout, les bonnets phrygiens au bout d'une pique ; plus tard les feuilles d'acanthé, des devises.

Sur certains sacs à emblèmes, de petits anges sont brodés, de tendres amours joufflus, qui symbolisent l'état d'esprit de cette époque de perversité amoureuse. Ces petits anges rappellent les dessins des divins bambins de Bellini. Dans les broderies, les couleurs préférées sont le tricolore, le jaune or, le vert bouteille, le violet foncé, agrémentés de quelques touches de noir et or.

ROUGE. — Le rouge sang montre par endroits sur les robes et parures la marque indélébile de cette grande révolution.

INDES. — De jour en jour, le châle devient à la mode, importé autrefois par les belles créoles des Iles ou par les compagnons des navigateurs Montcalm et Vancouver qui ont rapporté des Indes ces châles aux couleurs chatoyantes.

A cette époque, les frères Montgolfier se livrent à des ascensions publiques et sous la Révolution un grand nombre de broderies représentent leurs gracieux ballonnets s'élevant au Jardin d'Idalie.

Bonaparte en 1796 est chargé de l'armée d'Italie. En 1798 c'est la campagne d'Égypte. Un autre événement important, en 1797, fut la première exposition des produits de l'industrie.



Tous ces événements ont une influence considérable sur le développement de la mode d'alors.

RUBANS. — Vers 1793, de Thiollière-Duchamp emportait à Saint-Etienne un premier métier de ruban de velours double pièce qu'il installa dans sa propriété du Verney ; peut-être ce métier était-il de provenance anglaise ? Les rubans se multiplient.

La coiffure dite *capote* avait fait hausser la valeur du ruban qui, sous le Directoire, voit pâlir son étoile.

Les Merveilleuses portaient sur leurs chapeaux de paille blanche des rubans de nuances variées : violet, *cul de mouche* ; ou bien encore *fifi pâle effarouché*.

Vers 1797, les casaques furent ornées d'une envolée de rubans *arc céruleens*, rappelant les couleurs du prisme de l'arc-en-ciel, ou de rosettes de rubans.

78. - Etoffes

*Déjà le funeste ciseau
Par la sueur d'une Parque ennemie,
Menaçant le frêle fuseau
Où tient le faible fil de ma débile vie.*

LYON. — Dès le début de la Révolution toutes les manufactures de tissus de grand luxe, soieries, etc., traversèrent une période critique.

La ville de Lyon elle-même, le gros centre manufacturier qui s'était insurgé contre la Révolution de Paris, faillit être rasée en octobre 1793 par les Conventionnels ; les artisans se dispersèrent.

Durant cette première période, les tissus sont de lin, de coton, quelques-uns de lainage ; mais c'est surtout l'époque active de la prospérité de ces fameuses toiles de Jouy qui, de nos jours encore, agrémentent nos appartements et nos maisons de campagne.

JOUY. — Qu'elles sont ravissantes ces toiles de lin imprimées en tous tons, à fond crème, à dessins à la sanguine, en mauve ou en bleu !

Qu'ils sont exquis ces treillages où, dans un décor plaisant, poussent des fleurs de rêve ! Tout cela rappelle la fin de Louis XVI ; c'est aimable, joyeux, pimpant, très français, et se mariant avec bonheur aux délicieuses gravures de Debucourt, Lawrence, Huet, Eisen, Fragonard et Boilly.

Ce qui fait le charme des toiles de Jouy, des toiles peintes, ce sont ces impressions sur bois faites à la main où l'imprévu, le "flou" est si plaisant pour un œil d'artiste.

Tous les tissus d'alors sont d'abord unis, et ensuite à fleurs ; un très grand nombre de tissus formant des rayures superposées dans des tons arc-en-ciel se voient beaucoup.

TISSUS. — Les principaux tissus, vers 1790, sont la *cannetille*, le *taffetas*, le *crêpe* et toujours les toiles imprimées que l'on appelle de nos jours des *indiennes*. Ensuite viennent l'*étamine*, le *gourgouran*, le *gros de Tours*, la soie dite *jonc*, la *moire*, le *satin*, le *muresas*, le *mufelis*, le *nacarat*, la *percale*, la *florence*, la *popeline* et le *casimir* à petit pied ou taffetas qui est une étoffe légèrement colorée.

Les coloris les plus utilisés sont les nuances *crapaud*, *cantharide*, dont on se sert pour des sacs ; *cramoisi*, dont on se sert pour les taffetas ; *merde d'oie* ; de 1789 à 1791, *pistache*, *jaune serin*, *suie des cheminées de Londres*. Le *velours blanc* est un tissu que l'on utilise beaucoup pour garnir les bonnets, les turbans ; cette mode réapparaît en 1922. En 1799 les couleurs favorites sont *marron*, *pourpre*, *lilas*, *jaune* et *écarlate*.

GOURGOURAN. — C'est une étoffe de soie des Indes très travaillée, un genre de gros de Tours mais plus fort en chaîne et en trame ; sorte de drap dont on fait les redingotes.

Il faut croire que la redingote grise du consul Bonaparte était faite en gourgouran. Les femmes portent les redingotes en gourgouran changeant à deux collets.

PERCALE. — La percale, qui avait différents usages, était une toile de coton au fil rond et d'un tissu très ras et très serré.

CASIMIR. — C'était un drap léger et croisé dont on se servait pour des gilets et que les hommes adoptèrent par la suite durant le XIX^e siècle pour leurs gilets. Il fut d'abord fait dans une très belle laine et a pris son nom du premier fabricant. On en fit aussi de coton. C'est le cachemire de laine blanc qui se rapproche le plus du casimir.

RAYURES. — Les couleurs et les étoffes des costumes sont de plus en plus variées : satin, drap, taffetas. Les teintes sont : citron, jaune serin, *vert pomme*.

Les nuances chatoyantes rappellent encore les tendresses du règne de la volupté. Puis les *gourgourans* changeants, les mousselines rayées, unies et de toutes nuances sont fort en vogue, mais bientôt les rayures prennent le pas sur l'*uni*, allongeant la ligne, et donnant à la femme une silhouette amincissante.

La seule couleur rivale du tricolore, c'est l'*écarlate* ou l'*églantine* ; on peut dire que ce sont les deux tons qui dominent la Révolution.

Bientôt, disent les Goncourt, dans cette manie d'antique et de dénudement, les femmes se plaignent de la soie et de la laine, de leurs plis cassants et rebelles, ou de leur épaisseur.

Les femmes se plaignent que ces tissus commandent beaucoup la forme du corps, qu'ils ne la suivent pas ; ils traduisent plutôt qu'ils ne révèlent et déconcertent l'œil comme des verres striés.

On fit alors des tissus lâches, moussus, transparents.

En 1768, Oberkampf réussit à imprimer sa première pièce de toile. Il est à la fois dessinateur, graveur, imprimeur, teinturier. Le succès répond à ses espérances ; deux ans après, vers 1770, les commandes affluent ; les toiles de Jouy sont à la mode.

CONSUL. — Cela s'appelle maintenant la Manufacture des toiles peintes et imprimées. Durant la Révolution, Oberkampf a pu heureusement poursuivre ses travaux. Le calme renaît peu à peu et les affaires prospèrent jusqu'au jour où, en fin 1806, l'empereur Napoléon arrive avec Joséphine visiter sa manufacture.

Il vient voir imprimer ces fameuses toiles, dont la décoration galante est devenue épique et a pris les allures d'une page d'histoire ; c'est ainsi qu'au lendemain de la campagne d'Égypte les toiles imprimées reproduisent les traits de Bonaparte en costume de général en chef couronné par la Victoire et présentant au Directoire ébloui les nations que son génie a conquises !

79. - Lingerie

*Objet charmant de la coquetterie,
Qu'inventa jadis la laideur,
Joli bonnet dont la fraîcheur
Embellissait encore la plus jolie,
Et parfois les fleurs, les rubans, la dentelle,
Concoururent à l'ornement de sa parure.*

NUDITÉ. — La belle lingerie des dessous si vaporeux, si floconneux, indispensables pour remplir le vide d'une robe à panier, diminue subitement sous la Révolution sans toutefois disparaître tout à fait.

Les femmes, pour faire pendant aux *sans-culottes*, se promènent sans chemise.

Les élégantes du Directoire se promènent ensuite à peu près nues, sans souci du froid ou des regards indiscrets.

Joséphine de Beauharnais, Mme Tallien, Mme Récamier, posent pour l'antique, en plein vent.

ZONA. — La Révolution interrompt l'évolution du *corset*. Le Directoire et les Merveilleuses ramènent la *zona*, sorte de corset fait de métal qui avait pour mission de soutenir la gorge.

Le corset disparaît, tué par le néo-grécisme. Un beau jour, écrivent les de Goncourt, les salons de Paris apprennent que depuis la veille la chemise n'est plus de mise.

"Dépassant la taille, elle s'arrangeait gauchement. Un juste bien fait perdait de sa grâce et de sa précision par les plis ondulants et maladroits de ce vêtement antique. Voilà plus de deux mille ans que les femmes portaient des chemises, cela était d'une vétusté à périr."

Dans l'audace même du nu, il y avait des audaces. C'est ainsi que l'on voit deux femmes se promenant aux Champs-Élysées, nues dans un fourreau de gaze ; une s'y montre les seins entièrement découverts... Les huées éclatent, les femmes se résignent à se laisser un peu plus deviner.

Les journaux annoncent que Mme Hamelin se décide à remettre des chemises... Cependant la mode des sans-chemise avait duré une semaine.

TROUSSEAUX. — En 1795, la fille de Louis XVI, restée au Temple après l'exécution de ses parents, fut échangée contre cinq personnages politiques français que Dumouriez avait livrés à l'Autriche.



Elle était dénuée de tout, et le Directoire en lui rendant la liberté lui constitua un trousseau que la princesse d'ailleurs refusa d'accepter.

Il avait coûté 8.917.937 livres en assignats dépréciés qui, au cours moyen, représentaient une somme de 55.592 livres en numéraire.

FICHU. — Dès 1787, les femmes avaient commencé à porter des fichus, jabot d'homme à deux collets. Cette nouvelle forme de fichu qui découvrait un peu les seins remplaçait et fit bientôt disparaître le *fichu-chemise* qui avait duré si longtemps.

Le fichu est alors de satin blanc garni d'une blonde et attaché par devant avec une épingle d'or dont la tête représentait un petit médaillon.

PEIGNOIRS. — Mme Eloffe ne se contentait pas de faire des robes pour la reine, elle lui faisait aussi ses raccommodages, et dans une facture de 1777, au sujet de vêtements de lit, nous lisons :

“ Avoir raccommodé et élargi trois robes de linon batiste...”

Mme Eloffe faisait à la reine des peignoirs en mousseline garnis de point d'Angleterre, avec fraises de même point. Les garnitures de lit étaient en dentelle d'Angleterre, mais uniquement en usage parmi les gens riches.

Le linon à mille pois ou à mille mouches était fort à la mode ainsi que le tulle. La dentelle servait jusque dans les coiffures, et Léonard les additionnait de beaucoup de gaze dentellée ainsi que de rubans.

En déshabillé, les femmes portaient un petit bonnet qui s'appelait *colinette* et dont le nom venait sans doute du fourreau de dessous.

CHEMISE. — Dès 1787 les femmes portaient une chemise à la vestale, en mousseline blanche sur un jupon transparent de ton vert pomme ; le tour de corset était en linon ou en batiste. Le corset était garni de coques de point de France. Une garniture amusante était le *polisson* (Eloffe). La nuit, les femmes portent le bonnet à la Stéphane.

Les principaux tissus et garnitures de lingerie sont le linon, la batiste, la gaze, la mousseline, l'organdi, le petit Marly, etc.

80. - Chaussures

*Portez surtout la noire c'évelure
A la Titus,
Souliers pointus.
Tous les talents avec cette parure
Sont superflus.*

ANTIQUE. — La chaussure de la Révolution est à l'antique. Il peut y avoir eu là une question de réaction, mais il y eut surtout une question de cherté. Le prix du cuir à cette époque était élevé ; les artisans avisés, voulant monnayer leur main-d'œuvre, ont préféré bâtir hâtivement des semelles, les agrémenter de rubans et les vendre sous le nom de sandales à l'antique, plutôt que de garder en magasin des chaussures de cuir précieux dont le prix d'achat était fabuleusement élevé, surtout avec la dépréciation des assignats d'alors.

BOUCLES. — Les chaussures du règne précédent étaient ornées de bijoux d'or, etc., mais la Révolution fait disparaître le rayonnement des femmes ; les souliers sont roses.

Plus de boucles, sauf pour les Impures qui vont se promener aux Tuileries ; mais encore c'est du clinquant, car ce sont des boucles d'acier ciselé prenant en largeur la forme du pied. Les hommes portent une botte de cuir verni noir, souple, à revers jaune ou de couleur, rabattue, telles qu'en portent encore de nos jours les jockeys. Les femmes n'hésitent pas à les imiter, surtout pour se livrer aux chevauchées.

COTHURNES. — La chaussure évolue ensuite, elle devient noire, mais bientôt le talon redevient rouge ; puis le néo-grécisme prenant chaque jour une plus grande diffusion, ces chaussures cèdent la place aux cothurnes modernisés, que chaussent les Merveilleuses.

Ce chausson trop théâtral est retenu par des rubans lacés s'enroulant autour de la jambe, montant presque jusqu'aux genoux.

Les lanières sont faites de maroquin rouge ou de peau blanche. Ces cothurnes sont plats.

De nos jours, de 1912 à 1914, les femmes ont eu un engouement subit pour ce genre ; mais comme les cothurnes grossissaient

beaucoup le pied, les cordonniers ont su se servir des semelles et talons Louis XV sur lesquels ils ont mis des lanières de cuir, laissant ainsi le pied presque à nu, cambré, mais exposé à toutes les intempéries.

BAS. — La Révolution fait disparaître le bas ou tout au moins le dissimule. Le bas ne devait reparaître que sur la jambe des Margots, ces nouvelles enrichies qui devaient être appelées à remplacer les femmes de l'aristocratie défunte.

Les couleurs des bas sont voyantes, tout le luxe des parvenues s'y étale ; ils sont à baguettes de couleur, brodés aux coins de couleurs hurlantes : canari, orange, vert, coquelicot, s'étalant sur un fond de couleur gris bleu.

Pour plaire au goût de cette clientèle à moitié sauvage, les bonnetiers surchargent les bas de broderies de toutes formes, des grecques, des trèfles, des éventails, des fers de lance.

Les souliers eux-mêmes sont aux trois couleurs.

La robe à l'antique essayée et reçue, c'est le tour de Coppe, cordonnier s'élançant, partant pour chausser les déesses de semelles légères, écrivent les de Goncourt.

Le temps n'est plus des souliers bordés de comète nacarat, avec une empeigne de peau de chèvre rose, falbalassée et brodée en comète de soie verte, rose ou bleue.

Le cothurne est le dieu du jour, mais le cothurne agrafé avec un gland devant sur le milieu de la jambe ; peut-être est-ce pour rappeler les bottes des cavaliers magyars.

Pour vingt écus Coppe les fait d'un coloris, d'une fraîcheur, d'une éloquence à n'être pas indigne du pied d'une héroïne de Restif de la Bretonne, ou du pied de Mme de Staël, une des filles de Mme Necker.

De même qu'avec le corsage les épaules s'étaient dénudées, de même la jambe et le pied se dénudent.

Des lanières gemmées s'enroulent autour des chevilles ; des anneaux encerclent les doigts de pieds.

*“ Le diamant seul doit parer
Des attraits que blesse la laine.”*

Les femmes moins aisées utilisent des sandales genre cothurnes avec des rubans croisés qui ressemblent beaucoup à nos chaussures de bains de mer.

Une des grandes modes d'alors, c'est le patinage à glace. Les patins sont fort gracieux et relevés devant en forme de point d'interrogation. Cette “ distraction ” fait valoir la cambrure des jolies jambes et la finesse des chevilles.

81. - Parures

*Hélas, chez ton amant tu n'es point ramené,
Tu n'as point revêtu la robe d'hyménée,
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds,
Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.*
ANDRÉ CHÉNIER (1790).

EXODE. — Grâce à un de nos historiographes modernes, M. Roger Milès, nous avons pu avoir d'excellentes précisions sur les parures de cette époque.

Lorsque la Révolution éclata, tous ceux qui avaient des bijoux équivalant à une petite fortune firent comme tous les nababs russes en 1917, ils s'enfuirent à l'étranger, emportant leurs bijoux et les réalisant au fur et à mesure de leurs besoins.

BASTILLE. — Ce fut par prudence que les femmes remplacèrent leurs beaux colliers par un collier de métal quelconque retenant un médaillon contenant des débris de la Bastille ; ce fut d'ailleurs, avec la boucle d'oreille, la seule innovation que connut cette période.

Certaines femmes de Nantes allèrent même jusqu'à s'affubler de boucles d'oreilles qui représentaient une petite guillotine surmontée d'un bonnet phrygien.

Un peu avant la Révolution, Marie-Antoinette avait remis à la mode les boucles d'oreilles avec des pendants de diamants ; ceux qu'elle portait étaient d'une richesse extrême. Cette mode gagna la province.

ANNEAUX. — L'anneau d'or est le premier bijou que l'on voit réapparaître ; on le porte au doigt, au cou, au bras et à la jambe. Les Incroyables eux-mêmes portent ces anneaux qui prennent bientôt un développement exagéré.

A l'épaule, au lieu d'une boucle, la femme mettait un nœud de



joaillerie; c'était une des dernières créations des premiers joailliers d'alors, qui s'appelaient Lempereur, Pouget fils et Duflos.

Au corsage, les femmes multipliaient les boucles comme autrefois les nœuds de rubans. Un autre bijou venait d'éclorre, assez lourd; on l'appelait la *girandole*.

Pour la coiffure, les *aigrettes* eurent une vogue extraordinaire; le motif du pied était fait de pierreries, et on en variait le dessin à l'infini. Les *bracelets* étaient composés de quelques rangs de perles ou bien encore d'un ruban de velours enrichi d'un nœud de pierreries ou d'un médaillon faisant office de fermoir.

Ce médaillon contenait un portrait en miniature de la personne aimée ou bien encore était un *camée* serti de pierreries; ce ruban de velours noir avec un médaillon se retrouve dans les portraits de Charlotte Corday.

CHATELAINE. — A la ceinture, les femmes suspendent la *châtelaine* qui rappelle beaucoup la contenance du XVI^e siècle.

La châtelaine est le dernier refuge du bijoutier, c'est là que son art s'étale le mieux.

Il la fait en or naturel, la ciselle, la découpe, la repousse en émail ou en argent; c'est le bijou par excellence de cette fin du XVIII^e siècle. La femme élégante ne sort pas sans sa *châtelaine*, sa *montre*, sa *clé de montre*, son *cachet* et jusqu'à ses *bagues* pendues après.

PENDELOQUES. — Un grand nombre de *pendeloques* avaient la forme de *cadenas*, de *cœurs*, de *croissants* ou d'*étoiles*. Une petite *pendeloque* que portaient les Merveilleuses, vers 1795, ressemblait au balancier d'une pendule et s'appelait le *joujou de Normandie*.

Dans le livre intéressant de H. Vever, on voit que le Directoire accentue encore le retour à l'antique: on voit les Merveilleuses, les nymphes vêtues de légers peplums à la romaine, porter trois *bracelets* d'or à chaque bras, l'un près de l'épaule, l'autre en dessus du coude et le troisième au poignet.

Les mains sont chargées de *bagues*; il y en a à tous les doigts et aux deux mains, sans oublier le *pouce*.

Aux oreilles, de grands anneaux ronds et, sous les seins, une large *plaque* de ceinture en métal précieux.

Mmes Tallien, Récamier, etc., se promenaient aux Champs-Élysées ou au Jardin d'Idalie vêtues d'une simple tunique de linon et laissant apercevoir des anneaux d'or aux cuisses, aux jambes, des bagues en diamants aux pieds chaussés seulement de cothurnes.

COIFFURES. — Les cheveux eux-mêmes s'ornaient de bijoux. Ce fut le beau temps des coiffures à la *Cérès*, à la *circassienne*, à l'*antique*, justifiant l'ampleur des réseaux d'or, des cercles d'argent ou de diamants. Les femmes s'inspirèrent aussi des premières campagnes du jeune héros d'alors dont le nom est sur toutes les lèvres, surtout celles de Joséphine de Beauharnais. Chez la belle créole, élégante, fervente admiratrice de Napoléon Bonaparte, tout prend des noms de guerre. Les campagnes d'Égypte nous apportent les noms de bijoux: au scarabée, au sphinx, à l'obélisque; ses campagnes d'Orient et d'Italie eurent à l'aube du XIX^e siècle la même répercussion que, sept siècles plus tôt, l'épopée des Croisades.

BOUTONS. — Et puis ce fut bientôt le luxe des boutons, à peine ébauché sous le règne précédent, au moment des modes anglaises, et qui certainement dérivait des habits masculins.

Ces boutons étaient de véritables bijoux, parfois composés de pierres précieuses parfois de miniatures représentant des portraits ou de petits paysages, gravés dans du bois, du verre, etc., de matériaux travaillés avec des *filés d'acier*.

La mode fit fureur, les bijoutiers ne savaient qu'inventer pour satisfaire au désir croissant et incessant de la clientèle.

Un jour de 1792, le comte d'Artois, plus tard Charles X, se fit faire une garniture de petites montres arrangées en boutons; chaque montre se remontait et marquait l'heure.

82. - Colifichets

Le mépris critique le bal,
Le pauvre, la magnificence,
Et pour se venger bien ou mal,
La laide blâme l'élégance.

Tandis que je suis là, comme eux,
Enchanté du spectacle,
A ma bourse un des curieux
Fait changer d'habitacle.

VALSE. — De la Convention au Directoire, la folie du jour c'est la danse et surtout la *valse* qui venait d'Allemagne. Les costumes et parures de soirée s'amplifient, tous les colifichets de la femme, l'éventail, le sac, etc., prennent une nouvelle tournure: des fleurs,

des diamants et surtout des *camées* composaient la parure, tandis que, sous le Consulat, les femmes ne porteront que des broderies d'or et d'argent, lorsque se constituera la cour impériale.

SACS. — Dans son ouvrage si documenté, Quicherat insiste sur ce fait que, grâce à la nudité de leur tenue, les femmes, n'ayant pas de poche, enfoncent leur éventail dans leur ceinture, dans leur sein; elles y mettent également une *bourse* mignonne de maroquin.

Quant au *mouchoir* et aux divers objets: clés, etc., ils étaient dans la poche d'un cavalier servant qui suivait derrière et auquel on s'adressait. Quel embarras quand la femme se trouvait séparée de son *porte-mouchoir* dans une crise de rhume de cerveau!

Comme les plaintes se renouvelaient, les modistes ressuscitent le *sac à ouvrage* des grand'mères de l'ancien régime, mais il fallait une forme différente et un nom antique pour cadrer avec la robe du jour; il fut baptisé *réticule*.

Ce mot avait été donné à la *gibecière* que portaient les femmes romaines et dont le nom était encore resté au moyen âge; plus tard ce mot se transforma en *ridicule*.

BALANTINES. — Les modistes font aussi des genres d'*escarcelles* copiées sur les escarcelles du moyen âge et tenant à la ceinture; cela parut préférable aux personnes qui n'aimaient pas avoir les mains embarrassées.

Certaines élégantes se firent d'après ces données des sortes de *sachets* en broderies qu'elles pendirent à leur ceinture pour imiter la sabretache des hussards dont ils empruntaient bien souvent la forme. On les nomma *balantine*, parce qu'ils "ballaient" sur les jambes.

Les femmes sont si bien façonnées, écrivent les de Goncourt, aux habitudes des corps antiques, qu'après avoir passé leur éventail dans leur ceinture et mis leur bourse dans leur sein, elles ont les bras et les mains nus et prennent des attitudes de statues en toutes occasions.

POCHE. — La poche est rayée du costume; le sac qui la remplace, la *balantine*, fait fureur. Elle est suspendue par de jolis cordons à la ceinture et s'en vient battre, avec grâce, les genoux des belles. La grande modiste et couturière de l'ancien régime, Rose Bertin, une fois la Terreur passée, est revenue à Paris. Toujours commerçante avisée, dans l'esprit d'augmenter le chiffre de ses affaires, elle avait adjoint à son commerce une vente d'objets divers, tels que: *peignes d'acier*, éventails, bijouterie.

Jusque sous l'Empire, en 1808, elle reste fort connue.

PARFUMS. — Au bout de la châtelaine, un flacon. N'est-ce pas Mme Tallien qui, pour copier les impératrices romaines dont elle avait la prestance, aime à s'oindre de parfums? N'est-ce pas elle qui baigne son corps dans le lait, dans les fraises et s'inonde la peau de parfums subtils?

Les parfums de plantes qui sont à la mode à la fin du XVIII^e siècle sont: la *bergamote*, l'*axillel*, et surtout le *jasmin*.

Le jeune Bonaparte devait remettre ce dernier parfum en vogue, surtout celui en provenance de Corse.

OMBRELLES. — L'ombrelle d'alors était façonnée comme un pavillon chinois. Parfois le sommet est près du pommeau de la canne. Les couleurs favorites sont ou l'arc-en-ciel ou le tricolore.

Sous la Convention, après la réaction contre le style royal quel qu'il soit, la décoration elle-même subit l'influence de la mode.

Le Directoire est à peine réinstallé qu'il annonce à grand renfort de réclame la première réinstallation qu'il annonce à grand renfort de musée d'arts appliqués.

Dès l'origine on recherche la création d'un mobilier, etc. De même ces arts appliqués devaient influencer considérablement sur les parures d'alors.

POMPÉIEN. — Après la période de simplicité forcée de la Convention, l'amour de l'antique sous le Directoire amène le goût du *pompéien*.

Et dans leurs atours, de même que les femmes du moyen âge s'étaient inspirées de l'Orient, de même, en copiant l'antique, la société du Directoire fut persuadée qu'elle travaillait à la renaissance des arts. Les événements lui donnèrent raison.

Ce fut pour l'industrie une ère nouvelle, car les privilèges sont abolis avec plus ou moins de bonheur, de lenteur; mais il en reste quelque chose. La production, sous le régime de la libre concurrence, prend chez les uns et chez les autres des aspects inconnus.





1. Mme la princesse de Lamballe. Robe à paniers en taffetas rose garnie de rûchés de rubans saumon, dentelle en sabot aux manches, au tablier de la jupe deux volants de même taffetas, éventail de Chantilly.
2. Marchande de la halle aux poissons, robe en toile bleue et blanche, fichu de linon blanc et parements aux manches, large chapeau doublé de toile de Jouy rose et blanche.
3. Mme Tallien. Robe en toile bleue, manches courtes, bandes brodées bleu sur la jupe et franges au bas du panneau.

4. Mme Hamelin. Robe en drap bleu, veste à basques, bordée aux revers et parements d'un liséré rouge; chapeau de sparterie marron avec cocarde tricolore et plumes tricolores, plaque avec inscription.
5. Mme Despaux. Robe de percale rose, corsage droit, jupe tombant droite mais formant traîne derrière, boutonnage bleu, petit bonnet blanc, cocarde tricolore.
6. Mme Récamier. Robe pour courses du matin, blanche, broderie noire; sur la robe, écharpe

- noire avec au bas broderie blanche, rûché de tulle au cou, gant long, attache noire.
7. Charlotte Corday. Robe de taffetas souple, fond jaune avec fleurs violettes, manches longues et étroites, fichu de linon, petit bonnet jaune, nœud violet, garni d'un « esprit » (aigrette).
8. Th. Cabarrus. Robe de satin rayé noir et violet, ceinture chamois tombant sur la jupe, avec franges vertes, fichu chamois laissant apercevoir un gilet de linon blanc fermé par un nœud vert.



1. Mme Roland. — Robe rose saumon, garnie le long du fichu et taisant le tour de la jupe derrière un ruché mauve; fichu blanc, bonnet mauve, ruban jaune aigrette.
2. Théroigne de Méricourt. — Robe blanche en percale, corsage violet, manches blanches, ceinture jaune et noire, bord jaune au bas de la robe, chaussures violettes, chapeau jaune.
3. Robe bleue en mousseline, ceinture fermée d'une plaque d'acier.
4. Robe jaune, corsage lacé devant d'un ruban

rouge; large fichu blanc, chapeau écossais jaune et rouge.

5. Joséphine de Beauharnais en « Merveilleuse », robe blanche en linon, corsage garni d'un velours noir, la manche longue et étroite est garnie d'un lacet de velours noir, écharpe fond crème, fleurs rouges, chapeau ruban froncé, avec côtes de velours noir, plumes blanches.
6. Jupe toile de Jouy blanche, fleurs rouges, mante et tablier noir, fichu blanc, bonnet noir garni d'un ruché blanc.

7. Robe de satin jaune, pour jeune fille, corselet ajusté, jupe longue et ample, manches bouillonnées en linon blanc.

8. Mme J. Chénier. — Robe longue, bleue, au corsage large fichu tombant à la taille, blanc, garni broderies bleues, manches longues, bleues.

9. Robe, corsage rayé jaune et noir, manches longues, rayures en chevron, volant froncé blanc, fichu blanc, petit chapeau rose, fleurs jaunes.



1. Spencer en drap beige garni d'un bord de fourrure blanche, manche longue et étroite.
2. Manteau redingote en reps vert bouteille, garni de poches, larges revers et col garnis d'un tissu jaune à pois verts.
3. Châle fond bleu, bordure rouge brique, frange de même teinte, robe violette.
4. Redingote bleu vif, à larges revers descendant à la taille, ouvrant sur un gilet rouge, formant carreaux, fines rayures noires.
5. Spencer vert véronèse, garni tout autour de marabout noir. Robe blanche.

6. Manteau droit jaune vert à large collet retombant en pèlerine sur les épaules, poche, galons noirs au collet.
7. Carrick révolutionnaire à cinq collets, en drap rouge brique, fermant par deux pattes à la poitrine et à la taille, col haut fermé.
8. Manteau redingote bleu vert fermant à la taille, larges revers garnis de toile imprimée à fleurs rouges sur fond vert.
9. Redingote formée d'un châle long, fond orange, fleurs rouges.

10. Large redingote verte à grand collet de velours noir, plis dans le dos retenus à la taille par trois boutons.
11. Manteau cintré à basques amples, à cinq collets, col très haut, en drap marron clair, garni devant de pattes en marron foncé, chapeau en peluche marron.
12. Manteau à basques derrière, en drap vert, boutonné sur le côté, laissant passer un gilet blanc et rouge. Cravate de linon blanc.
13. Echarpe rose violacé sur une robe beige. Pans de ceinture rouges.



1. Châle de gaze noire en échiquier, bordé d'une dentelle noire, dessous de corsage orange.
2. Robe de fillette en linon rose, jupe ample et longue, corsage froncé, manches courtes, chapeau de paille, ruban rose, tour de cou gaze blanche, froncée en ruché sur trois rangs.
3. Spencer sans manches, violet carmelite, bordé d'un galon blanc et noir, sur une robe de linon blanc.

4. Châle carré fond « prise de tabac », bordure noire et or.
5. Bonnet du matin en dentelle d'Alençon, bordé d'un ruban rose, le haut est froncé sur un ruban rose également qui forme un nœud sur le côté.
6. Mantelet de gaze, brodée d'un haut volant de dentelles de Malines, corsage rouge cerise.
7. Toquet en gaze blanche bouillonnée, ruché de

- ruban rose, plumes bleues, brides de ruban rose passant sous le cou.
8. Fichu palatine rouge framboise avec efflés noirs, tour de cou marabout blanc.
9. Spencer de velours bleu foncé, manches longues et étroites, bordure et col de fourrure de castor.
10. Robe de linon blanc, bordée d'un ruban rubis au décolleté, à la taille et au bord de la manche, châle fond ivoire, bordure verte.



1. Chapeau de paille jaune citron, calotte haute, bord relevé en « gouttière » ruban rose, plumes de héron roses et grises.
2. Chapeau de lingerie, blanc, calotte souple, ruché de ruban autour de la passe en paille chamois, ruban vert et épis de blé vert.
3. Chapeau en ruban bouillonné, formant coquille sur les oreilles, ruban vert, aigrette d'épis de blé mûr.
4. Chapeau de taffetas rose avec couronne de nœuds. Cheveux flottants « à la conseillère ».
5. Capeline en paille, passe entourant la tête.

6. Chapeau « Merveilleuse » formant visière, en paille mauve, petite comète retombant en pan avec un gland d'or au bout.
7. Chapeau de campagne, bord étroit, gros nœud de ruban de taffetas cerise, derrière la calotte.
8. Chapeau spencer en satin vert véronèse garni de perles blanches, plumes blanches et roses.
9. Chapeau de paille havane, mousseline rose formant voile retombant derrière et venant s'enouer sous le menton, ruban rose autour de la calotte.

10. Chapeau toquet, calotte ronde, sans bord, en satin blanc; autour de la calotte et la traversant d'un côté à l'autre, ruban de satin violet carmélite, venant s'attacher sous le menton; sur un côté, par dessous le ruban, un voile de point d'Alençon crème.
11. Réseau chinois, or avec un « esprit » (aigrette) boucles d'oreilles en lapis lazuli.
12. Chapeau de taffetas, passe découpée irrégulièrement, calotte entourée d'un ruban noir et violet, rose sur le côté.



1. Corsage en batiste blanche, manches longues avec rubans rouges cousus sur le linon, haute ceinture de ruban rouge plissée, col en lingerie brodée.

2. Jeune personne vêtue d'une robe à la Psyché, en satin bleu pâle, garnie d'une broderie bleu foncé aux manches et à la ceinture, à l'encolure, fourrure blanche terminée par un gland.

3. Corsage ajusté bleu foncé, boutons même tissu, fichu de linon entourant l'encolure. Ruché rose à la basque et poignet pareil.

4. Redingote Directoire vert pomme, col lingerie, jupe jaune à plis.

5. Corsage pour toilette de soirée en soie vert d'eau, formant tunique en pointe devant et derrière, décolleté en rond.

6. Petit corsage décolleté en velours noir, le décolleté bordé d'un ruché de gaze blanche, manche de linon blanc, bouffante à l'épaule, étroite tout le long du bras, biais de velours noir au poignet.

7. Corsage rose décolleté en pointe dans le dos et lacé d'un ruban bleu, manche longue étroite, volant à la manche.

8. Gilet en toile de Jouy jaune rayé brun clair, largement ouvert sur une chemise de linon, col montant, nœud de ruban blanc, veste verte.

9. Corset à la Lisbeth en toile bleue, frangé d'un ruban rouge laçant devant, guimpe chemise en linon froncé en rond autour du décolleté, manche en linon blanc ajusté.

10. Redingote jaune, ouverte sur un gilet vert brodé jaune, revers drap jaune.

11. Corsage bleu violacé, ganse jaune sur le corsage, petit fichu rouge.



1. Jupe de gros de Tours beige avec motifs marron, au bas guirlande de lierre; une autre guirlande partant du corsage tombe sur la jupe.
2. Jupe deourgouran blanc, fleurs vermillon tombant du haut en bas; à la taille, ruban vermillon.
3. Jupe longue et ample en florence mauve, dont on relevait la traîne sur le bras, dégageant ainsi le mollet.
4. Jupe d'étamine blanche, dégageant la jambe, par dessus la jupe, tunique bordée tout autour d'une guirlande de roses et de feuillage.

5. Robe de petite fille, en percale blanche, petits plis à la jupe. Ceinture rouge, volant de broderie au décolleté, pantalon de batiste blanche.
6. Costume d'enfant en basin violet, gilet de drap rouge, tombant en pointe avec glands, col de lingerie empesé, chapeau de feutre violet, plumes rouges.
7. Costume de petit garçon, en florence orange, col, parements et ceinture blancs, petit bonnet blanc bordé d'un plissé de dentelle.
8. Robe de fillette en indienne écarlate, taille courte, jupe longue et droite, manche en linon

- blanc, courte, bouillonnée et resserrée par un bracelet de linon.
9. Jupe couleur « suie de cheminée de Londres », tablier en indienne bleue, fleurs et rayures noires, ruban flottant noir.
10. Jupe de villageoise, en indienne blanche, tablier fleurs bleues, bordure verte.
11. Jupe deourgouran blanc, bordure violette découpée, au dessus, galon jaune.
12. Jupe en percale blanche, festonnée au bas, une large bande de plumetis entourée de deux rubans roses compose le bas de la jupe; ceinture de ruban rose, retombant en pans.



1. Manche de robe longue et étroite, en gros de Tours, chamois, garnie de croisillons de ruban rouge.
2. Manche d'une tunique de bal en linon s'arrêtant au coude, froncée deux fois.
3. Corselet satin mauve, brodé violet, manche kimono.
4. Manche violet prélat, longue et étroite, tombant sur la main dont elle épouse la forme; à la main «ridicule» rouge, broderie or, croisillon de ruban de velours sur le corsage, se continuant tout le long de la manche. Echarpe rose rejetée sur le bras.
5. Manche en linon, courte, ballonnée, resserrée dans un brassard bleu brodé rose.

6. Manche rose pâle, s'arrêtant sous le coude, bouillonnés, resserrés par un ruban rouge.
7. Enfant en pantalon blanc, veste bleue, col de lingerie blanche, plissé, chapeau de feutre bleu.
8. Petite fille en robe de percale blanche, décolleté en rond, manches courtes, grecque au bas de la robe, taille haute.
9. Enfant, veste et pantalon de nankin chamois, plissé de linon autour; casquette verte garnie de galons chamois.
10. Tunique orange formant kimono, sous-manche blanche très étroite avec parement en pointe violet.
11. Manche linon rose, froncée au milieu, s'arrêtant sous le coude.
12. Manche mousseline blanche avec ruban

- resserrant les fronces rosé rayé noir, formant bracelet au dessus du coude.
13. Manche de robe ajustée, tombant en pointe sur la main, violette; décolleté du corsage bordé de rose.
14. Double manche en satin nacarat. Celle du dessus largement évasée. Celle de dessous, longue, serrée et fendue au poignet.
15. Manche longue, formée de bouillonnés et de bandes garnies de rubans mauves dans des sens différents, volant cachant presque entièrement la main.
16. Manche de robe rose pour petite fille.
17. Manche robe de gala, très courte, en tafetas rose, larges épaulettes de dentelle découpée à larges dents.



1. Coiffe cocarde ruban de taffetas blanc à pois jaunes et rouges.
2. Broderie et garniture de robe, ruban rouge, retenu par de petits rubans verts, fond étoffe rouge, semis pois verts.
3. Sac octogonal en faille blanche, guirlande verte en couronne, grecque or autour, ruban d'attache rouge, glands or.
4. Coiffe cocarde de ruban tricolore, bleu, blanc, rouge.
5. Galon de garniture de robe fond rose, losanges verts, feuilles vertes.

6. Sac « ridicule » en forme de corbeille, fond orange, sujets blancs, galon rouge au bord servant de fermeture, glands de soie.
7. Sac à ouvrage fond jaune orangé, motif central tanagra rouge et noir. Deuxième motif bleu de Prusse, lettre noire, frange grise, motif formant monture en cordelière grise.
8. Toile de Jouy « Napoléon couronné par la victoire ».
9. Châle brodé, fond vert d'eau, fleurs et motifs roses et jaunes, grecque viof.
10. Sac falbalassé, fond jaune vif, piqûres noires, rubans et dessins noirs.

11. Dame vêtue à l'antique, robe blanche, guirlande de feuillage brodée or et soie verte au bas de la tunique.
12. Sac à ouvrage en florence vert clair, roses rouges, attaches de ruban violet foncé.
13. Broderie de châle, fond crème, dessins verts, roses et jaunes.
14. Toile de Jouy, losanges tricolores, médaillons, jaunes.
15. Broderies tricolores, bande jaune rayée des rubans tricolores continuant les losanges.
16. Cocarde de ruban bleu et rouge pour chapeau.
17. Ruban rayé rose et blanc.



1. Sac avec devise en taffetas jaune, impressions noires.
2. Costume d'enfant en basin bleu ciel, gilet à revers de linon blanc bordé d'un ruché blanc, bonnet bleu.
3. Cocarde blanche et rouge en ruban, posée sur un chapeau.
4. Jupe avec garniture de nœuds de ruban jaune, en guirlande, nœud de ruban jaune à la ceinture.

5. Corsage bleu, manches longues bleues, dos quadrillé blanc et rose, jupe de percale rose avec impression de fleurettes roses, bleues, jaunes et vertes.
6. Chemise à la prêtresse en percale blanche, bordée d'une tresse de soie rouge, manches en tricot de soie collantes, bord rouge au poignet tombant sur la main; ceinture rouge.
7. Jupe de toile imprimée à fleurs bleues et rouges, large ceinture de ruban rouge.

8. Ruban de blonde garni de sourcil d'hanneton jaune (1796).
9. Châle fond jaune, bandes rayées bleues et rouges, robe violette.
10. Petite manche courte en linon bleu à ruban rouge.
11. Sac rouge vif, broderie blanche autour et chiffre se détachant en blanc.
12. Châle fond beige clair, bordure jaune et rouge.



1. Femme de chambre apportant une parure.
2. Cothurne en drap rouge avec ruban s'enroulant autour de la jambe.
3. Dame à sa toilette.
4. Patin à glace, cothurnes et rubans oranges.
5. Chambrière apportant une robe.
6. Mule aux couleurs nationales bleu, blanc, rouge.
7. Chaussures en satin écossais bleu et blanc, bord, de satin blanc, nœud de ruban.
8. Costume de petit garçon, redingote de drap

- rouge, costume blanc, collet de velours gris, bonnet de broderie.
- Costume de petite fille, robe jaune citron, spencer violet, bonnet rose et violet, cothurnes roses.
9. Mule de feutre orange.
10. Chaussures en drap vert, bas gris avec baguette brodée vert.
11. Sac en forme de « corbeille de mariage ».
12. Chaussures en sabot, en maroquin vert.

13. Sac réticule chiffé, fermeture coulissée.
14. Enfant, pantalon et veste de nankin marron clair rayé marron foncé. Chapeau de feutre marron clair, plume marron foncé.
15. Cothurne à lacets bleus et gland or.
16. Cothurne avec ruban lacé bleu vif.
17. Costume de jeune garçon, pantalon blanc rayé bleu, gilet blanc, boutons bleu foncé, veste noire. Chapeau de feutre noir.



1. Gant long s'arrêtant au coude, violet; éventail monture en bois peint et gravé.
2. Gant chamois serré au-dessus du coude par un ruban.
3. Gant mi-long, jaune serin, garni de trois lisérés noirs au coude.
4. Gant vert en peau, manche violette.
5. Gant s'évasant à partir du poignet et plissé soleil jusqu'au coude.
6. Chaîne d'or, pendentif en forme de croissant surmonté d'une étoile en émail bleu et or.
7. Châtelaine en or sur ruban de velours bleu, garnie de breloques d'or.
8. Bijou « joujou de Normandie » en or soutenu par un ruban de moire noire.

9. Costume Directoire: casaquin marron d'Inde, jupe souple en foulard de soie à pois, jaune, pois bleus cernés de jaune, boutons bleus.
10. Bijou tombant du gousset, plaque d'émail avec rubis, chaîne d'or vert, glands d'or.
11. Porte-mine en argent.
12. Pendentif en émail coloré avec cercle d'or garni de rubis.
13. Pendentif en forme de cadenas, dont la serrure est un cœur, émail rouge, cœur émail blanc, tour de perles fines.
14. Médaillon en forme de cœur en émail blanc, sujet rose, entouré d'émail uni brique et d'un tour de perles fines.

15. Boucle d'oreilles losanges émail noir, trèfle or.
- 15 bis. Boucle d'oreilles émail noir, étoiles d'or, entourage perles fines.
16. Ombrelle en faille verte, frange argent.
17. Ombrelle en taffetas rayé jaune bleu et vert, doublée vert.
18. Ombrelle en taffetas rayé blanc et rouge.
19. Sac en bazin blanc brodé rouge; éventail en soie rose.
20. Manchon de renard blanc, nœud tricolore.
21. Bagues en or avec diamants taillés à facettes et perles fines.



L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

EN 10 ALBUMS
par PAUL-LOUIS DE GIAFFERRI

PREMIER ALBUM
Parures féminines au Moyen-Age (1037 à 1461)

DEUXIÈME ALBUM
Influence latine sous la Renaissance (1461-1574)

TROISIÈME ALBUM
Modes de Henri III à Louis XIII (1574-1643)

QUATRIÈME ALBUM
Etiquette somptuaire sous Louis XIV (1643-1715)

CINQUIÈME ALBUM
La Cour de la Régence et de Louis XV (1715-1774)

SIXIÈME ALBUM
Extravagance précieuse sous Louis XVI (1774-1789)

SEPTIÈME ALBUM
Néo - grécisme sous la Révolution (1792 - 1799)

HUITIÈME ALBUM
Tanagras du Consulat et Premier Empire (1799-1815)

NEUVIÈME ALBUM
Sobres atours de la Restauration (1815 - 1852)

DIXIÈME ALBUM
Grandes robes du Second Empire (1852 - 1870)

Prix de Souscription : 25 francs chaque album

→→→→ 250 francs l'ouvrage complet ←←←←

IMPRIMERIE KAPP
PARIS - VANVES (France)

Chaque Album
Prix ... 25 francs.